

L'écriture comme accroche au monde

David Le Breton

Résumé

L'écriture de soi est une matrice du sentiment d'identité. Elle dresse des significations avec lesquelles vivre ou se dévoiler aux autres, ou encore réparer des blessures intérieures toujours à vif. Elle est un espace de transmission et de réconciliation.

Mots-Clés

écriture, identité, cri, anthropologie, esthétique, voyage

⇒ *Titel, Lead und Schlüsselwörter auf Deutsch am Schluss des Artikels*

⇒ *Titolo, riassunto e parole chiave in italiano e in francese alla fine dell'articolo*

⇒ *Title, abstract and keywords in English at the end of the article*

Auteur

David Le Breton, Université de Strasbourg, Patio, Bureau 5217, 22 rue René Descartes, F – 67084 Strasbourg Cedex, david.le.breton@unistra.fr

Copyright Cet article est publié sous la licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>

L'écriture comme accroche au monde

David Le Breton

L'écriture de soi est une matrice du sentiment d'identité. Une manière de mettre dans l'ordre et du sens dans le chaos infini de toute existence. Elle construit l'identité narrative évoquée par Paul Ricoeur (1991), la seule possible au regard des innombrables événements qui traversent une vie et la manière dont leur valeur ne cesse de se remanier au fil des circonstances, des rencontres et du temps qui passe. Nous ne cessons les uns les autres de récrire notre histoire car nous ne sommes jamais tout-à-fait les mêmes personnes d'un moment à l'autre, et selon nos interlocuteurs. Alors dire ou écrire délimite un univers de sens, crée une sorte d'intrigue là où nous étions emportés par d'innombrables impressions sensorielles ou affectives. L'écriture de soi dresse des significations avec lesquelles vivre ou se dévoiler aux autres, ou encore réparer des blessures intérieures toujours à vif.

A ce propos, j'évoquerai un moment particulier de mon existence où l'écriture a été une sauvegarde, le fil ténu auquel je m'accrochai dans le dilemme quotidien de disparaître une fois pour toute ou de continuer à être une sorte d'observateur douloureux d'un monde dont j'avais le sentiment de ne pas avoir les clés. J'étais alors sur les routes du Brésil, avec mon sac à dos, j'avançai au rythme de l'autostop, parfois des bus, puis du bateau quand je suis arrivé à Belém pour rejoindre Manaus. J'avais quitté la France avec la conviction que je ne reviendrai plus jamais. A ce moment-là, entre l'immersion sans retour dans une volonté de disparition de soi, la quête d'un effacement, qui me hantait et la possibilité de rebrousser chemin, il y avait la puissance d'attraction de l'écriture, cette nécessité intérieure qui m'arrêtait chaque jour dans un café du bord de la route ou des villes traversées pour écrire ce que j'appelais alors le livre du cri. Jeu de lettre entre crier et écrire, il s'agissait de se frayer un chemin pour exister tout en disant la détresse. Écrire était ma manière de résister au sentiment de ne pas avoir de place.

La folle conviction de devenir un jour écrivain me retenait sur la ligne d'ombre, la tête encore hors de l'eau malgré le désir de lâcher prise. A l'époque pourtant ce rêve n'avait guère de sens car je ne connaissais personne dans le milieu éditorial, la condition populaire où j'avais grandi n'était guère propice à ce que l'écriture devienne une telle raison de vivre, ou plutôt de ne pas mourir. Mais la force de conviction consistait à tirer de mes bonheurs de lecture une certitude que si j'étais à ce point emporté par ce que je lisais il n'était pas impossible pour moi de susciter un jour le même élan. Je voyageais déjà sur le fil de l'écriture. « Au bord de l'abîme, il se cramponne à ses crayons », disait Elias Canetti. Je ne pourrai mieux résumer mon sentiment à cette période sur les routes brésiliennes et après.

Écrire exige de composer avec des codes d'expression pour rester intelligible et prendre en compte le lien social, c'est-à-dire la réception des éventuels lecteurs. Satisfait un élargissement de soi tout en procurant une possible prise de sens sur le monde. L'écriture construit un espace de symbolisation, elle n'est pas seulement sous l'égide de la volonté, elle emporte l'auteur là où il ne pensait pas aller, et lui révèle les contenus ignorés qu'il portait en lui. Expérimentation de soi, elle contraint en même temps à s'approcher au plus près des failles intimes afin de les explorer et d'en exorciser peu à peu les dangers pour le sentiment d'identité et pour la continuité de soi. Écrire est aussi une voie d'accès privilégié à ce que l'on pense mais qui n'arrive pas encore à se formuler.

L'écriture, mais, au-delà, tout acte de création s'inscrit sur un double registre, celui d'une expérience psychique venant de soi, mais confrontée à l'autre, au lecteur par exemple, à travers les codes utilisés, détruits, détournés ou ignorés. Elle dessine une ligne médiane entre soi et l'autre, le dehors et le dedans. Elle procure une enveloppe narcissique, restaure les frontières entre le dehors et le dedans, et ménage cette « autre scène » pour apprivoiser ses tensions. Elle fournit une butée identitaire, fraie un étayage pour l'investissement de sa relation au monde. Elle est un espace psychique favorisant le mouvement d'une pensée libérée de ses routines et qui explore maintes possibilités face aux situations. Elle établit un contenant, une seconde peau pour apprivoiser le chaos intérieur et rester en prise sur le monde. Elle travaille le corps, non seulement à cause de la discipline qu'elle impose, les codes d'expression qu'elle mobilise, l'immobilité, la suspension du temps, mais aussi par ce qu'elle remue en soi d'insu, les émotions qu'elle fait naître, les périodes de grâce ou de désespoir qui l'accompagnent. Souvent au milieu d'une passe dangereuse, elle cherche une issue.

Toute création est engagement de l'individu tout entier, ou alors elle n'est qu'une formalité. Si elle ne brûle pas son auteur, elle est de peu de poids. Kafka disait autrefois d'un livre qu'il « doit être la hache venant briser la mer gelée en nous ». L'écriture a toujours été pour moi une accroche au monde dans la difficulté à me convaincre d'y avoir ma place. Un sentiment de porte-à-faux avec mon existence m'a plongé dans une frénésie de lectures et d'écritures qui ne m'a jamais quitté et dont j'ai eu la chance de faire finalement mon métier. Mes recherches d'anthropologue, si elles reposent le plus souvent sur des méthodes classiques, comme l'engagement, l'observation, et les entretiens avec les personnes concernées, sont aussi nourries des travaux de la discipline, mais aussi de la littérature ou du cinéma. J'ai souvent écrit des articles ou des livres pour savoir ce que je pensais d'un sujet, ou plutôt comment il se donnait dans sa complexité.

Par un détour symbolique, l'écriture est une manière privilégiée de se dire, de se mettre en sens dans le regard des autres, une passerelle jetée entre soi et l'autre, un chemin de significations qui soutient le rapport au monde. Elle se fait miroir pour donner enfin accès à la sensation d'un soi enfin tolérable ou dans cet espoir. Elle donne prise sur le monde. Dans mon histoire personnelle, l'existence a tenu des années dans un équilibre précaire sur le mince fil des mots. Écrire des heures chaque jour était la seule accroche possible au monde, la seule raison d'être. J'ai écrit au début par défaut de parole, à cause de la difficulté de parler. Je n'ai pas écrit par volonté mais pour ne pas mourir. Et finalement pour un silencieux comme je le suis, il n'y a pas d'autre alternative pour prendre la parole. L'écriture était une manière d'exister sans être dans la nécessité de prendre voix. Si j'ai écrit sur le silence (*Du silence*) ou sur la voix (*Éclats de voix. Une anthropologie des voix*), c'était pour dire la souveraineté possible du premier s'il est choisi, l'ouverture au monde qu'il procure, et pour la voix une tentative d'appivoisement car elle est pour moi parfois difficile à porter. L'anthropologie est ici un miroir déformant pour essayer de se comprendre, de rompre les anciennes évidences.

Quand l'écriture, peu importe sa forme, jaillit d'une nécessité intérieure, elle témoigne de la reprise de contrôle des mouvements intérieurs, du chaos porté en soi, d'une souffrance qui abîme et diminue ou d'un trop plein qui étouffe. Les cas de figure sont nombreux, peut-être autant que d'écrivains, mais pour faire œuvre sans doute faut-il toujours ce dérèglement, ces fissures qui rendent difficiles de se contenter de soi. Je me reconnais profondément dans la réflexion de Charles Juliet dans le tome IV de son journal : « Écrire, c'est m'inventer, me créer. Faire naître ce qui, sans ces phrases que je bâtis, n'aurait jamais existé. J'aime vivre ces instants où la pensée est en travail, où ce qu'elle propose d'exprimer n'est encore pour elle que le souvenir d'une sensation floue, d'une émotion brumeuse, une idée vague qui n'a pas cristallisée ». Cette illumination intérieure accompagne pour moi l'écriture d'un texte de fiction ou d'anthropologie. J'attache la même importance à l'un et l'autre. L'intensité est la même quand un personnage s'empare de vous et vous emmène là où vous ne pensiez pas aller, ou quand j'essaie de décrypter le comportement d'un adolescent qui met son existence en danger (*Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*) ou la manière dont une personne affligée d'une terrible douleur chronique essaie de s'en sortir (*Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi*).

L'écriture constitue un espace ni totalement subjectif, ni totalement extérieur, elle ouvre une aire transitionnelle qui apaise et assure le passage. Elle est le gué pour franchir le courant du fleuve si l'on ne se fait pas emporter par sa puissance. Dans cet espace sans lieu s'élabore un appivoisement du rapport au monde, un ajustement pour s'y intégrer en acteur, mettre hors de soi ce qui trouble, mobiliser cette matrice informelle pour transformer en significations pensables et acceptables toutes ses ressources ludiques. Loin d'être enfoui dans une version restrictive du réel, il multiplie les possibilités et cherche l'angle d'approche qui le satisfait le mieux. L'expérience esthétique est la création d'une enveloppe protectrice où déposer la part nocturne de soi pour l'affronter sur un terrain plus propice, une autre version de la chambre à soi de Virginia Wolff.

L'immersion dans l'écriture est une manière de se déprendre des perceptions familières pour se donner à l'exploration de différentes couches de réel et mettre à jour des possibles inédits. Comme l'anthropologie pour établir la connaissance, la peinture pour apprendre à voir, la cuisine pour apprendre à goûter, la musique pour apprendre à entendre, l'écriture est une réinvention du monde quand elle est portée par une nécessité intérieure. Elle aide à penser et, au-delà, à soutenir une existence. Le romancier ou le cinéaste nous donne un contexte et le point des vues des acteurs, c'est une mine prodigieuse pour d'innombrables domaines de recherche, particulièrement pour ce que j'ai pu écrire autour de la douleur, du rire, du sourire, des émotions, des perceptions sensorielles, de la voix, du visage, etc.

Pour ma part j'apprends autant sur mes thèmes de recherche par les romans ou le cinéma que par les enquêtes, les interviews ou le dialogue avec les collègues qui ont déjà écrit sur ces thèmes sur différents registres. Pour beaucoup de mes livres, le « terrain » existe depuis des décennies car je ne cesse d'être attentif aux circonstances de la vie quotidienne qui m'interrogent et dont je sais qu'un jour j'essaierai de les analyser. Quand je lis un roman ou que je vois un film qui me donne des pistes, je prends des notes. Et j'ai parfois des dossiers ou des fichiers importants. Et puis je suis d'autant plus observateur que souvent je suis directement impliqué. J'ai traversé moi-même les conduites à risque quand j'étais plus jeune, je suis quelqu'un de plutôt silencieux, et j'ai donc toujours été attentif aux prises de parole, aux silences dans les conversations, à la voix. Le rire et le sourire ont été pour moi d'abord des motifs de punition quand j'étais élève, et je les ai donc toujours vus avec un regard en décalage. On pourrait prendre ainsi chacun de mes livres, ils ont d'abord été pour moi une expérience intime. Ce sont souvent finalement des formes de réparations intimes, des tentatives de mieux comprendre ma place dans le monde.

Bibliographie

Le Breton D., (2018). Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre, PUF.

Le Breton D., (2017). Tenir. Douleur chronique et réinvention de soi, Métailié.

Le Breton D., (2017). Du silence. Essai d'anthropologie, Métailié.

Le Breton D. (2012). Éclats de voix. Une anthropologie des voix, Métailié.

Ouknin M.-A., (1994). Bibliothérapie. Lire, c'est guérir, Point-Seuil.

Petit M., (2002). Éloge de la lecture. La construction de soi, Belin.

Petit M., (2008). L'art de lire ou comment résister à l'adversité, Belin.

Ricoeur P. (1991). *Temps et Récit I*, Points-Seuil.

Auteur

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Auteur de nombreux ouvrages, notamment de *Des visages. Une anthropologie* (Métailié poche), *L'art du vélo* (Petite Bibliothèque Payot), *Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde* (Petite Bibliothèque Payot) ou encore *Marcher la vie. Un art tranquille du bonheur* (Métailié poche).

Cet article a été publié dans le numéro 2/2024 de forumlecture.ch

Schreiben als Aufhänger für die Welt

David Le Breton

Abstract

Das Schreiben über sich selbst ist ein Rahmen für die Auseinandersetzung mit dem eigenen Identitätsgefühl. Es generiert Bedeutungen, mit denen man leben oder sich anderen gegenüber zeigen kann, oder es kuriert innere Wunden, die noch nicht verheilt sind. Es bildet damit einen Raum der Weitergabe und der Versöhnung.

Schlüsselwörter

Schreiben, reflexives Schreiben, Identität, Schrei, Anthropologie, Ästhetik, Reise

Dieser Beitrag wurde in der Nummer 2/2024 von leseforum.ch veröffentlicht.

La scrittura come presa sul mondo

David Le Breton

Riassunto

La scrittura di sé è una matrice del senso di identità. Crea significati con cui vivere o rivelarsi agli altri o, ancora, riparare ferite interiori ancora esposte. È uno spazio di trasmissione e riconciliazione.

Parole chiave

scrittura, identità, grido, antropologia, estetica, viaggio

Questo articolo è stato pubblicato nel numero 2/2024 di forumlettura.ch

Writing as key to the world

David Le Breton

Abstract

Writing about yourself is a matrix of feelings of identities. It creates meanings we can either deal with personally or share with others, and it can heal inner suffering. In this way, writing becomes a space for sharing and for reconciliation.

Keywords

writing, reflective writing, identity, anthropology, aesthetics, journey

This article was published in the 2/2024 issue of literacyforum.ch